

***La femme de Sath* ou les récits de la mémoire**

Aurélien Boivin

Number 172, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72001ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (2014). Review of [*La femme de Sath* ou les récits de la mémoire]. *Québec français*, (172), 14–16.

LA FEMME DE SATH ou les récits de la mémoire

par Aurélien Boivin*

Avec la publication en 1987 de son premier roman, *La femme de Sath*¹, d'abord présenté comme mémoire de maîtrise en création littéraire à l'UQÀM, Andrée A. Michaud a fait une entrée remarquée sur la scène littéraire québécoise. Jean Royer, par exemple, a parlé d'un roman « d'une qualité exceptionnelle² » et d'une première œuvre très achevée. Jean-Roch Boivin a été charmé par « la maîtrise de l'écriture, la puissance et l'originalité de cet imaginaire obsessionnel, surtout si l'on considère qu'il s'agit d'un premier roman », ajoutant que le texte est « d'une telle beauté et d'une telle qualité littéraire que le chroniqueur voudrait effacer ses propres mots pour en citer des pages entières³ ». Quant à Michel Laurin, il a été envoûté par « les attraits exceptionnels de ce premier roman⁴ ». L'accueil a été presque si unanime qu'il n'est pas surprenant que l'éditeur de Québec Amérique ait demandé à l'auteure, un quart de siècle plus tard, de rééditer *La femme de Sath* dans la collection « QA compact », « nouvelle édition revue et corrigée par l'auteure ». Celle-ci s'explique d'ailleurs sur le travail qu'elle a effectué, tout en respectant, avoue-t-elle, le ton qu'elle n'emploierait plus aujourd'hui, mais qui correspond toutefois à la vision qu'elle avait alors et qu'elle ne voulait pas trahir (p. 181). Elle écrit encore : « Cette volonté de respecter la pensée qui était alors mienne, sans toutefois faire abstraction de l'expérience qui me permet d'en améliorer l'expression, a guidé mon travail » (*ibid.*), d'épuration du texte et de correction de quelques maladroites de style.

DE QUOI S'AGIT-IL ?

La femme de Sath raconte la venue à Sath, petit village balnéaire sorti directement de l'imaginaire de la jeune romancière, d'un trio d'étrangers, deux femmes et un homme, descendus du train un mardi à la gare. Ces visiteurs inattendus ne laissent pas indifférents les villageois qui les épient, tels des voyeurs, et qui s'interrogent tant sur leur origine que sur leur motivation à visiter leur patelin. Dans la première partie, le lecteur est constamment confronté au doute, à l'incertitude, aux suppositions et rumeurs qui ont circulé en cette année tragique de 1938, alors que, en novembre, à la suite d'une folle nuit de tempête, la mer rejette sur la grève le cadavre d'une « femme rendue méconnaissable par un long séjour sous la mer » (p. 47),

un « corps de femme, jeune, déchiqueté par les arêtes rocheuses où les courants l'avaient repoussé. Un corps sans visage ou presque, aux paupières ouvertes sur une blancheur visqueuse » (p. 157). Qui est cette femme ? D'où vient-elle ? Qu'était-elle venue faire à Sath ? S'agit-il de l'une des deux femmes descendues du train, au début de l'été ? La narratrice (ou les narratrices, on le verra) ne sont pas si catégoriques bien que plusieurs éléments de la narration semblent le laisser croire. Un fait est sûr, cependant : l'autre femme est demeurée à Sath et a rencontré l'homme à quelques reprises, le plus souvent sur la grève, à la faveur de la nuit. Cet homme, que l'on croit souffrir d'un défaut de langage, est lui aussi pour le moins énigmatique, puisqu'il se contente de prononcer un mot « pris à une autre langue, un dialecte aux résonances étrangères » (p. 33), que personne ne comprend. On le voit, à la nuit tombante, rejoindre une ombre-silhouette de femme se dirigeant vers la mer. La narratrice dont on ne sait ni le nom, ni l'origine, mais qui est quelque peu âgée, décide finalement de quitter Sath, comme elle le confie à un cahier dans lequel elle a relaté son séjour pendant cet été, sans renseigner ses éventuels lecteurs sur son identité et sur les motivations qui l'ont poussée à écrire sur ces événements, dont elle a été assurément un témoin.

Ce cahier, avec lequel s'amorce la deuxième partie du roman, est daté du 17 avril 1939, et une femme de Rémona, ville située non loin de Sath, le découvre un matin de mai 1963 (p. 57) sur le pas de la porte de la maison où elle vient d'emménager. Comme son adresse figure sur la couverture, elle se convainc que ce cahier lui est destiné et elle en fait la lecture. Elle décide alors d'entreprendre une (en)quête et de se rendre à Sath, ville qu'elle ne connaît pas, pour y rencontrer des informateurs qui ont vécu ces quelques mois tragiques de 1938 et découvrir l'identité des trois personnages mystérieux qui ont marqué, par leur séjour tout aussi mystérieux, l'histoire de Sath. Cette narratrice livre, dans cette partie, les récits de sept témoins, qui rendent compte « d'un parcours aux voies plurielles qu'il serait vain d'essayer d'unifier » (p. 70). Sa mission n'est certes pas de tout repos, car elle a appris, juste avant son départ, que le village a été emporté par un raz-de-marée « au tournant des années quarante, [et que] ses quelques survivants l'avaient abandonné pour aller chercher



refuge sous des cieux plus cléments » (p. 61). C'est donc bien déterminée à reconstituer le fil des événements qu'elle se lance à la recherche d'informateurs. Elle n'est jamais revenue à Rémona, s'étant établie dans une maison abandonnée sur un cap à Noth. Elle serait disparue, de préciser « L'épilogue », « au début des années 1980 », laissant un doute, un autre, sur sa mort.

LE TITRE

Il se rapporte évidemment à cette femme trouvée sans vie sur la plage de Sath, en novembre 1938, et dont la narratrice se donne pour mission de découvrir et son identité et celle des deux personnes qui l'accompagnaient et avec qui, semble-t-il, elle entretenait des liens.

LE LIEU ET LE TEMPS

Le roman se déroule à Sath, comme le précise le titre, un lieu imaginaire que l'on cherchera en vain sur une carte géographique ou dans un atlas, comme si l'auteure avait voulu brouiller les pistes. Sath est un petit village touristique, situé en bordure de mer, et forme avec deux autres villages voisins, Noth et Euth, le triangle d'Ense (p. 62). Selon le médecin de Noth, appelé à examiner le corps de la victime, c'est « un village morne, sans vie, où l'ennui suintait de partout, un endroit qu'on désertait et qui n'offrait de singulier que sa désolation » (p. 159). Selon la narratrice du cahier, « Sath était un mirage apparaissant encore à quelques voyageurs, la nuit, sous certaines atmosphères, un lieu qu'on cherche désespérément après, quand l'air se charge d'odeurs et de chants qu'on croit avoir déjà perçus, un soir, sur le quai d'une gare » (p. 55). Depuis le passage de la dame au cahier, le village a été emporté par un raz-de-marée, comme Noth et Euth, mais n'a jamais été reconstruit, contrairement aux deux autres. On sait aussi que la narratrice de la deuxième partie habite Rémona depuis quelques mois, sans que l'on sache où cette ville est située par rapport à Sath.

L'action du roman s'amorce avec l'arrivée à Sath, début juin 1938, de trois voyageurs venus y passer l'été dans le but de trouver repos et paix, du moins pour les deux premiers descendus du train, une femme et un homme. Le cahier, on l'a dit, est daté du 17 avril 1939. Ce cahier précise que le feu sur la grève a eu lieu le soir même où ont été aperçus les visiteurs par la foule qui

les a épiés. Il nous révèle aussi que c'est en novembre 1938 que le cadavre de la jeune femme a été rejeté par la mer. Plus tard, le médecin légiste, qui n'a pu faire son travail à son arrivée en raison d'une violente tempête, précisera que la mer a repris sa proie, à la faveur de la nuit. On apprend l'existence d'un cahier, au début de la deuxième partie, cahier qu'une femme, tout à fait étrangère aux événements de l'été 1938, découvre en mai 1963. Cette même femme, après une longue enquête, est morte au début des années 1980, comme le précise « L'épilogue ».

LES PERSONNAGES

D'abord, les trois voyageurs inconnus, sans nom, deux femmes et un homme, venus par train à Sath, au début de juin 1938.

La première femme. On sait peu de chose de cette femme qui, à sa descente du train, s'est dirigée vers l'est, sans que l'on sache où elle a pu se rendre. Cette femme « au corps frêle et peureux, et [à] la peau blanche du visage » (p. 14) serait ensuite disparue (p. 16). Le médecin légiste qui a à peine aperçu son cadavre, s'il s'agit bien d'elle, précise qu'elle est jeune, mais ne fournit aucun autre renseignement sur les causes de sa mort. S'est-elle noyée ? A-t-elle été tuée ? molestée ? violée ? Selon un témoin, mais encore là rien n'est sûr, elle aurait forcé l'homme à l'accompagner à Sath, voire on l'aurait vue « ailleurs avec l'homme, jurent certains, seule, prétendent les autres » (p. 26). D'aucuns se demandent même si elle a vraiment existé (p. 22), si elle n'est pas qu'un mirage.

La deuxième femme. Certains l'ont vue « saut[er] du train juste avant qu'il ne reparte. Elle s'est dirigée directement vers la mer et s'est promenée près des quais, dit-on, avec des souliers de ville dans la boue » (p. 14). On prétend aussi qu'elle devait se rendre à Noth, car on a trouvé sur la plage un titre de transport déchiqueté pour cette ville de même qu'un morceau d'étoffe (sans doute de son manteau). On dit aussi qu'elle s'est blessée à une jambe. Elle a logé pendant tout l'été à l'hôtel, « le seul qui reste à Sath » (p. 16), où elle attend derrière le rideau, se souvenant « vaguement d'un homme et d'une femme, sur le bord de la mer » (p. 18). Elle avait, dit-on, remarqué l'homme dans le train, qui menaçait la première femme et la tenait sous la puissance de son regard (p. 78), sous son pouvoir. C'est pour la protéger qu'elle a décidé de s'arrêter à Sath, une ville qu'elle

connaît pour y avoir passé ses étés jusqu'à l'âge de quinze ans. C'est elle, « la femme de Noth » (premier récit), que la narratrice de la deuxième partie rencontre d'abord pour amorcer son enquête. C'est un vieux pêcheur qui l'avait mise sur la piste.

L'homme. On l'a vu suivre la première femme, dès sa descente du train et « [s]on ombre s'est perdue au même endroit que la sienne » (p. 15). Puis on a vu cet homme « à la silhouette noire » (p. 14) au café, passant « plusieurs heures à boire et à répéter sans cesse le même mot » (p. 20), incompréhensible. On pense qu'il serait venu de Noth. On le trouve étrange, énigmatique, avec des yeux qui dégagent de la haine. D'autres prétendent qu'il est fou, fou de douleur, et qu'on devrait se méfier de lui. Il s'est révélé un être dangereux, aux yeux de la deuxième femme, qui l'aurait accompagné quelques fois dans ses déplacements. Quel rôle a-t-il joué dans la disparition de la première femme ? Serait-il responsable de sa mort ? On ne peut l'affirmer, car la narration baigne dans l'incertitude, ce qu'a voulu Andrée A. Michaud.

La rédactrice du cahier. On ne sait à peu près rien d'elle, ni son nom, ni l'endroit où elle vit. Elle raconte d'abord à la troisième personne, puis vers la fin, elle s'implique dans la narration en utilisant la première personne. Quels contacts a-t-elle eus avec les trois étrangers pour pouvoir livrer tant de renseignements ? Certes, il est vrai que les habitants de Sath les ont beaucoup épiés, mais encore. Où était situé son poste d'observation ? Derrière des rideaux de l'hôtel, elle aussi ? C'est encore un mystère. Mais indéniablement elle était présente à Sath, cet été-là.

La femme enquêteuse. Le mystère plane encore sur ce personnage, qui ne se livre guère. On sait qu'elle habite Rémona depuis peu, en 1963, et qu'elle a découvert le cahier qui l'amènera à se lancer dans une grande quête « afin que la mémoire de Sath, recouverte par les eaux, n'y demeure pas confinée à jamais » (p. 62). Mais cette quête n'est pas de tout repos, car « les rescapés du triangle d'Ense, comme on appelait depuis la région, s'étaient dispersés aux quatre coins du pays » (*ibid.*), alors que d'autres ont refusé de la rencontrer, sous prétexte qu'ils avaient oublié ou qu'ils n'avaient rien à dire de ces événements. Elle se révèle méticuleuse dans sa narration quant aux détails, et d'une grande honnêteté, précisant que, désormais,

le récit « ne sera plus tout à fait le [s]jien », mais celui des témoins de cet été, « des hommes et des femmes que j'ai rencontrés, [...] et à qui j'ai cru bon de laisser la parole » (p. 69), précise-t-elle.

LA STRUCTURE

La femme de Sath, peut-on dire, compte deux parties. « La première femme » est le récit d'une narratrice témoin des événements qui se sont passés à Sath, à l'été 1938, comme on l'apprendra dans la deuxième partie, constituée de sept récits, narrés par autant de témoins, qui toutefois n'ont pas toujours le même point de vue sur ces événements. Une narratrice, celle qui a trouvé le cahier, introduit chacun d'entre eux, à l'exception du troisième, où elle intervient toutefois à la fin. Trois textes précèdent ces récits, tous rédigés par la narratrice de Rémora : d'abord, un « Avant-récits. L'occupante », qui renseigne le lecteur sur la découverte du cahier, « qui ne portait ni signature, ni de nom, ni d'adresse » avec seulement une date, celle du 17 avril 1939. Aucune trace de l'expéditeur de ce colis emballé dans un papier brun adressé à l'occupante et sur sa décision d'entreprendre une enquête. Dans le deuxième texte, elle est déjà en route vers Sath, en passant par Brez et Noth, où un pêcheur lui fournit le nom d'une dame susceptible de la renseigner sur les événements sur lesquels elle entend faire la lumière. Mais avant de donner la parole à la femme de Noth (premier récit), elle avertit ses lecteurs qu'elle fera parler divers témoins et qu'ainsi son récit sera aussi le leur, car ils « parleront de Sath comme ils m'en ont parlé et tel qu'après j'ai recopié leurs dires, en essayant d'être fidèle à leur mémoire » (p. 69). Elle est donc consciente de la multiplicité des voix (voix) de son récit, qu'elle rapporte sans suivre la chronologie de la cueillette (p. 70). Suivent les sept récits : outre celui de la femme de Noth, ceux du cafétier de Sath, de la femme dans la glace, de la fille de Sath, d'Edna, de la femme du quai et du médecin de Noth. Dans un ultime récit, sans titre celui-là, narré par l'enquêtrice, elle revient, comme dans un rêve, sur les événements du cahier. Dans « L'épilogue », un nouveau narrateur – un autre ! – apprend aux lecteurs que « [l']auteure de ces écrits a disparu au début des années 1980 » (p. 177). S'est-elle suicidée ou est-elle tombée accidentellement d'une falaise ? On ne le sait pas. Ce qui est sûr, c'est qu'« [o]n n'a retrouvé d'elle aucune trace, si ce n'est un vieux châte

accroché à l'arête d'un roc » (*ibid.*), un châte semblable à celui que la première femme avait abandonné sur la grève de Sath, avant sa disparition. On nage en plein mystère quant à l'identité de cette femme, « car ni à Rémora, ni à Sarles, ni ailleurs, nous n'avons trouvé de gens l'ayant connue » (*ibid.*). On a toutefois trouvé le recueil de récits, mais aucune trace de l'original du « mystérieux cahier à l'origine de toute cette histoire [qu'] elle a dû emporter avec elle », comme elle a emporté « les secrets qu'il contenait » (p. 178). Il n'y avait dans la maison de la falaise que la transcription de sa propre main du texte du cahier que la nouvelle narratrice reproduit intégralement pour « rendre témoignage à Sath, [pour] assurer sa survie » (*ibid.*), comme le désirait l'auteure des récits, qui a refusé de conclure, « c'est-à-dire de stopper[son] récit, d'en arrêter la fuite et le possible effondrement » (p. 169), laissant à d'autres, donc aux lecteurs, « d'imaginer l'histoire qui me glisse des doigts », avoue-t-elle.

LES THÈMES

L'errance. C'est l'un des thèmes principaux de *La femme de Sath*, qui raconte, on l'a vu, l'errance de trois voyageurs inconnus qui se rencontrent à Sath, lors d'un été tragique, et qui perturbe la population de ce petit village tourné vers la mer. Ce thème est encore perceptible dans les nombreux déplacements, souvent à la faveur de la nuit, de l'homme qui cherche à retrouver la première femme, qui lui apparaît souvent sous les traits d'une femme-fantôme, d'une femme-ombre, qui, selon certains, n'a peut-être jamais existé.

La quête. Elle est associée à l'errance, puisque la narratrice des récits part à son tour à l'aventure à la recherche de témoins qui pourront la renseigner sur le drame de l'été 1938 à Sath. Elle quitte donc Rémora pour se rendre dans la région de Sath, où elle finit par prendre racine, sans que l'on sache ses motivations et sans qu'elle ait apporté une conclusion à son récit, qui demeure, on l'a dit, profondément mystérieux.

Le regard. Voilà certes un autre thème important du roman. Dès leur arrivée à Sath, les trois voyageurs inconnus sont épiés littéralement par toute la population du petit village, qui les trouve bien étranges, voire quelque peu dérangeants par leur comportement énigmatique. C'est par le regard de l'homme que l'on découvre celui de la première femme. Le regard favorise

le commémoration dans *La femme de Sath* et aiguise les mémoires, même si certains refusent de se souvenir. Car il s'agit bien d'un roman de la mémoire que nous donne à lire Andrée A. Michaud. C'est grâce à « la femme qui veillait » (quatrième de couverture), dépositaire de la mémoire de Sath, que l'on peut connaître l'histoire de la ville ou du village, à jamais disparu, mais enfoui dans les mémoires.

La femme de Sath repose encore sur les oppositions de la nuit et du jour, de l'ombre et de la lumière, du bonheur et du malheur, de la vie et de la mort.

LE SENS DU ROMAN

Andrée A. Michaud a voulu, dans son premier roman, que l'on peut qualifier de « suspense psychologique », montrer l'importance de la parole et du dialogue dans une société qu'elle nous présente repliée sur elle-même, mais ouverte sur la mer. La romancière a-t-elle tenté aussi de nous montrer la difficulté de trouver le bonheur dans une société où l'Autre dérange peu importe son origine ou son sexe ? Andrée A. Michaud nous a laissé un roman-poème, un roman d'atmosphère, un roman où prime avant tout l'écriture, qui n'est pas sans nous rapprocher du nouveau roman, comme l'ont pratiqué entre autres Michel Butor et Marguerite Duras, avec qui elle a sûrement des affinités. Comme le précise Jean Royer, « [C]est la forme qui intéresse [la] romancière et non le fait de raconter une histoire dans ses détails⁵ ». Il y a aussi l'écriture et il faut conclure que *La femme de Sath* est merveilleusement écrit, dans une langue belle et pure.

* Professeur associé, Département des littératures, Université Laval

Notes

- 1 *La femme de Sath*. [Nouvelle édition revue et corrigée par l'auteure], [Montréal], Québec Amérique, [2012], 182 p. (« QA compact ») [1^{re} édition : Québec Amérique, 1987].
- 2 Jean Royer, « "Écrire pour se donner ce qu'on n'a pas dans la vraie vie" », *Le Devoir*, 6 juin 1987, p. D-3.
- 3 Jean-Roch Boivin, « Sous le signe du Scorpion, Andrée-A [sic] Michaud nous convie aux confins de l'obsession », *Le Devoir*, 6 juin 1987, p. D-3.
- 4 Michel Laurin, « Michaud (Andrée A.), *La femme de Sath* », *Nos livres*, juin-juillet 1987, p. 43-44.
- 5 Jean Royer, *op. cit.*